

## La maison Duchêne, une fantaisie vénitienne au coeur de Montignac

La famille de Jean Sclafer-Lagorce est originaire de Nadaillac mais il est né près de Condat en 1763. En 1792 il est homme de loi et épouse une jeune fille bien née de Montignac, Jeanne Roux de Langlade. Le couple aura cinq filles et un seul garçon. Pendant la Terreur (1793-1794), Jean Sclafer est membre de la Société populaire de Montignac, puis sous la Restauration juge de paix et maire. Entre-temps, il s'est rallié à l'Empire et il est devenu une des grosses fortunes de Montignac.

Peu de temps après son mariage, Jean Sclafer-Lagorce achète un grand terrain de 3000 m<sup>2</sup> pour y faire bâtir une maison, en bordure de la nouvelle route tracée depuis la construction du pont de pierre en 1777. C'est un emplacement de choix dans le Montignac de l'époque puisque situé entre le quartier historique de la Pègerie et ce nouveau pont inauguré 15 ans plus tôt.

On ne sait pas ce qui a pu conduire M. Sclafer-Lagorce à faire appel, pour la construction de sa maison, à un architecte parisien très renommé de l'époque, Jacques Molinos. Plus surprenant encore, les plans fournis par cet architecte dévoilent un projet de style néoclassique, clairement inspiré des villas conçues par un très célèbre architecte italien du XVI<sup>ème</sup> siècle, Andrea Palladio, en Vénétie. On est très loin de l'architecture villageoise périgourdine du XVIII<sup>ème</sup> siècle !

Les travaux de construction de la villa s'étendent entre 1797 et 1803. Elle fut donc occupée à partir de 1803-1804, à l'aube du Premier Empire. On peut imaginer qu'elle fit grand bruit dans Montignac et qu'elle fut le lieu de réceptions, dîners, rencontres mémorables entre notables de la ville aussi bien qu'avec des hôtes de passage.

Jean Sclafer-Lagorce est décédé en 1829, son épouse en 1833. Leur fils Jean-François-Adolphe hérite alors de la maison. Sa soeur Justine, épouse de Pierre Bouilhac, vécut à Montignac jusqu'à son décès en 1860 ; sa soeur Marie-Madeleine Zéline, épouse d'un Jean Cantaloup, vécut à Aubas. À la mort de Jean-François-Adolphe, puis de sa veuve, la demeure familiale est vendue en 1862 à un dénommé Joseph Duchêne, receveur des impôts, qui laissa son nom à la maison. Hélas, probablement dans l'incapacité de rembourser son emprunt, il fut obligé de la revendre 14 ans plus tard. C'est la ville de Montignac qui en fit l'acquisition et y installa une école de filles.

---

**Consigne d'écriture : Faites le récit d'un moment fort de l'histoire de cette villa, en faisant revivre les acteurs de l'époque dans leur contexte historique. Par exemple : la réception donnée par les Sclafer-Lagorce lors de leur installation ; le regard des gens de la campagne à l'occasion d'une foire de la Sainte-Catherine ; l'abandon de la maison par le dernier héritier des Sclafer-Lagorce ; etc.**

## *La boîte de Pandore*

Je ne sais si je dois, si je peux, s'il me faut oser lire tous les documents contenus dans cette grande boîte en fer posée devant moi. Je l'ai découverte ce matin en arrachant le vieux lambris d'une pièce que je destine à devenir ma chambre à coucher et me voici béatement en expectative devant cet objet.

Je viens tout juste d'acquérir la maison dans laquelle je me trouve. Elle est vaste et imposante, à l'image de l'emprunt que j'ai dû contracter pour satisfaire mon envie. Je ne sais ce qui m'est passé par la tête, moi, Joseph Duchêne, petit receveur des impôts. Un coup de folie sûrement ou bien, peut-être, un besoin d'exorciser la fascination engendrée par ce bâtiment tellement en désaccord avec l'architecture de tous ceux qui l'entourent.

Je sens soudain que tous mes rêves enfantins d'histoires extraordinaires dont je situais la trame dans cette demeure vont faire place à une implacable réalité. Ma curiosité est la plus forte et je finis par laisser mes mains se substituer à mon regard pour accaparer des souvenirs qui ne m'appartiennent pas. Des actes notariés, des plans de construction, des liasses de lettres, divers écrits et, au-dessus de nombre d'autres, une page manuscrite au graphisme élégant sur laquelle se détachent ces mots : « *Journal de Jeanne Roux de Langlade* »

Par où commencer ? il va me falloir des heures, des jours pour tout découvrir mais, tandis que mes pensées s'égarer dans ces calculs inutiles, j'ai l'étrange sensation de me sentir moins seul et prêt à accueillir les souvenirs précieusement enfouis.

Au hasard... deux lettres :

Jacques Molinos  
Architecte  
Paris

10 octobre 1797

*Bien cher ami,*

*Je suis très satisfait d'avoir pu constater que les plans que je t'ai envoyés ont reçu ton approbation. J'ai suivi tes instructions pour les concevoir et nous savons bien tous les deux qu'ils ne relèvent pas d'un grand esprit créatif.*

*J'ai toujours en mémoire, comme toi, ce délicieux voyage que nous avons effectué en Italie à la fin de nos études respectives, et l'enthousiasme soulevé par la vision de certaines villas conçues au XVIème siècle par Andréa Palladio. Ma création n'est pas un plagiat mais je m'en suis largement inspiré, sachant toucher ainsi ta sensibilité.*

*Tu sais qu'il ne me sera pas possible de descendre à Montignac pour suivre les travaux de construction mais je suis persuadé que tu pourras, de par tes connaissances, trouver les maîtres d'art capables d'édifier ton rêve.*

*Tiens-moi au courant de tes démarches et de l'état d'avancement de ton projet.*

*Bien à toi,*

*Jacques*

Jacques Molinos  
Architecte  
Paris

8 décembre 1803

*Bien cher ami,*

*J'ai reçu avec plaisir ton invitation pour l'inauguration de ta maison. Quelle ingénieuse idée d'avoir placé cet évènement le soir du réveillon de la Saint Sylvestre ! J'imagine aisément la bourgeoisie montignacoise et les quelques nobles encore en grâce se préparer avec délectation pour cette fête !*

*Partager avec toi ce moment de liesse me met fort en joie et nous descendrons donc avec Germaine et les enfants pour découvrir nous aussi cette magnifique demeure dans laquelle tu as proposé de nous loger.*

*Transmets nos amitiés à Jeanne, ton épouse, qui va être lourdement en charge de toutes les préparations.*

*À bientôt donc.*

*Bien à toi.*

*Jacques*

1797...1803 ! six ans de construction ! Seuls les écrits de Jeanne vont pouvoir éclairer cette époque mais la chronologie des pages volantes s'est un peu égarée sous une manipulation volontaire et maladroite qui n'est pas de mon fait. Des relectures nostalgiques peut-être, sur le tard, de l'écrivaine elle-même. Ses narrations sont d'inégales longueurs et plusieurs semaines s'écoulaient parfois sans aucune trace de son vécu. Je pense cependant que l'essentiel est bien là et je vais rapidement parcourir ces feuillets pour la première fois. Plus tard, peut-être, j'entrerai plus intimement dans leur contenu.

*Mai 1792*

*Je réalise à peine que je viens d'épouser Jean. La cérémonie fut somptueuse, comme le sont ses goûts depuis toujours. Jeanne Roux de Langlade et Jean Sclafér-Lagorce ! une union défiant un peu l'esprit des temps qui courent ! Nous nous connaissons depuis l'enfance et il n'y a pas un seul de ses actes dont je ne puisse soupçonner la raison. Je suis désormais dans ma nouvelle demeure, celle des parents de Jean que nous partageons avec eux. Elle est suffisamment grande pour préserver notre indépendance mais je sais que mon mari n'a qu'un seul désir : construire sa propre maison. L'achat du terrain est en pourparlers. C'est un projet faramineux et presque incongru pour le paysage qui nous entoure mais il est à son image et je l'aime aussi pour cette folie-là.*

*Août 1795*

*Jean vient de sortir. Comme tous les mardis soir depuis bientôt trois ans, il part retrouver ses amis, pour la plupart notables de la ville, mais aujourd'hui ce sera la dernière fois. Dans tous les bouleversements qui soulèvent le pays, ces réunions de leur Société Populaire d'abord autorisées,*

*encouragées même puis tolérées sont maintenant définitivement interdites. Nous sommes loin de la capitale et des lieux les plus actifs de la Révolution. Ici, la violence est moins prégnante. Les plus fougueux, tel notre médecin, Elie Lacoste, ont quitté le village et se sont politiquement engagés pour être dans le feu de l'action. Dans nos campagnes, nous avons des relations sociales beaucoup plus tolérantes et bienveillantes. Je connais bien mon Jean et je sais que lui et ses amis continueront à se rencontrer pour débattre un peu de tout mais surtout œuvrer pour venir en aide aux plus démunis.*

*Septembre 1797*

*Nous avons reçu les plans de notre future maison conçus par l'architecte parisien renommé Jacques Molinos, ami de Jean, rencontré à Paris lors de leurs études. Depuis longtemps, les ouvriers capables d'édifier ce bâtiment ont été choisis et rassemblés par mon époux. Nous savons tous deux que la construction sera longue mais, bien que l'exercice de son métier d'homme de loi l'accapare beaucoup, je sais que Jean suivra de près tous les travaux. Cela le distraira et compensera un peu la nouvelle déception qu'il vient d'avoir : j'ai mis au monde il y a quelques jours notre troisième enfant et c'est encore une fille !*

*Janvier 1800*

*Le temps passe plus vite que la construction ne s'accélère ! sur ses trois mille mètres carrés de terrain, le rez-de-chaussée édifié ne paraît pas aussi grand que sur les plans mais la bâtisse, avec ses six colonnes, attire les curieux. Les habitants ont pris l'habitude de venir régulièrement voir l'état d'avancement des travaux et se divertir des nombreuses disputes entre les ouvriers des différents corps de métier. Ils ont en effet beaucoup de mal à s'accorder face à une telle fantaisie si éloignée de l'architecture traditionnelle périgourdine. Pour ma part, je commence à me projeter dans cette future demeure car, avec la naissance de notre quatrième fille, nous commençons, ici, à être un peu à l'étroit.*

*Novembre 1802*

*Je reviens d'une visite au chantier. La construction touche à sa fin, enfin ! Malgré son originalité, Je trouve que la maison a belle allure. Je suis tentée de penser qu'elle est à l'image d'un certain renouveau quand mon regard se porte sur le château, de l'autre côté du pont, fier encore mais en grande partie démoli. Ainsi, nous allons bientôt habiter ce nouveau quartier, en pleine expansion, où se sont fait également bâtir la plupart des bourgeois de notre ville. Jean, qui n'a jamais cessé d'œuvrer avec ses amis pour le bien-être des citoyens, aimerait bien je pense devenir maire de Montignac mais ce sera pour plus tard car il vient d'être nommé juge de Paix et, pour l'instant, il lui faut avant tout appréhender cette nouvelle charge.*

*Février 1803*

*Je viens de découvrir que je suis de nouveau enceinte. Depuis la naissance de notre cinquième fille, il y a de cela un an, je ne pensais pas possible d'avoir un autre enfant car le médecin avait trouvé mon corps bien fatigué par mes précédentes grossesses. Jean s'était fait à l'idée de rester entouré de ses cinq petits cœurs, comme il se plaît à le dire, mais voici qu'un dernier espoir d'avoir un garçon se fait jour. Je sais qu'il va me falloir beaucoup de repos et cela tombe très mal car non seulement*

*l'emménagement dans notre nouvelle maison est prévu pour fin novembre mais l'inauguration pour le trente-et-un décembre. À ce jour, je ne sais comment je vais pouvoir assumer tout cela.*

*Septembre 1803*

*La nature est parfois bienveillante ! Plus tôt que prévu mais en pleine santé, Jean-François-Adolphe vient de naître et j'ai vu Jean submergé de bonheur devant ce petit garçon que l'on n'attendait plus.*

*2 Janvier 1804*

*Je ne peux rester sans laisser une trace de cette fête magnifique pour laquelle, il y a deux jours, tout Montignac s'est enflammé.*

*Jacques Molinos et son épouse Germaine sont arrivés le trente-et-un décembre au matin avec leurs deux enfants. Ils ont été les premiers à découvrir la demeure construite selon les plans du maître : le grand hall d'entrée d'où s'élève le majestueux escalier double qui dessert l'étage. De part et d'autre de ce hall, les différentes pièces de réception : salons et salle à manger et, à leur suite, les cuisines et les appartements occupés par les employés de maison et le précepteur des enfants. À l'étage, la galerie circulaire qui dessert les appartements de la famille et les chambres des invités. Ponctuée de seize colonnes, elle supporte également la coupole allongée qui assure l'éclairage par quatre ouvertures zénithales.*

*Jacques a semblé ravi. Il a même exprimé l'idée que cette demeure pourrait être, pourquoi pas, dans le futur, une trace de son œuvre architecturale. Dans l'après-midi, tandis que les enfants s'accouraient dans l'escalier sous le regard désespéré de leur nourrice et que Jacques et Jean, heureux de se retrouver, discutaient dans un petit salon, Germaine est venue me rejoindre pour m'aider à mettre la dernière touche à l'organisation de la soirée.*

*À vingt heures, les tables étaient dressées, les pièces de réception totalement décorées et illuminées, les musiciens placés sur une petite estrade dans un coin du grand salon et les premiers invités faisaient leur entrée.*

*Je ne trouve pas les mots pour décrire combien ces quelques heures passées en compagnie d'amis fidèles, de connaissances respectées ont été d'une paix, d'une gaieté et d'une beauté presque irréelles après les temps troublés que nous avons vécus et qui, semble-t-il, commencent à s'apaiser. La grâce des robes chatoyantes des femmes, les gilets des hommes sous leurs jaquettes cintrées, la musique accompagnant aussi bien quelques pas de danse que la dégustation des mets, les rires, quelques chants et puis soudain, déchirant la nuit, un feu d'artifice éclairant la maison et Montignac de magnifiques traînées scintillantes dans un ciel étoilé.*

*Dans la ville, des deux côtés du pont, s'échappaient des fenêtres et des rues éclairées des cris de joie et des « hurras », en parfaite harmonie avec notre fête et, à minuit, une ville entière se souhaitait les vœux traditionnels du nouvel an. Jacques et Germaine sont repartis ce matin ravis de leur séjour, court mais intense, et la vie reprend son cours doucement.*

Je marque une pause dans mes lectures. La nuit commence à tomber. Il est déjà bien tard mais, tel un enfant impatient de connaître la fin d'une histoire, je vais chercher, au fond de la boîte, les derniers feuillets.

*Novembre 1832*

*Je sens mes forces m'abandonner peu à peu. Une phrase de notre ami, le moraliste Joseph Joubert, me revient à l'esprit : « Le soir de la vie apporte avec soi sa lampe ». Je partirai donc, rassurée, dans la lumière mais cependant avec un souhait. C'est Jean-François-Adolphe qui va hériter de la maison. Sa vie se tenant loin d'ici, je doute qu'après lui cette demeure reste entre des mains familiales. Je voudrais donc qu'elle conserve à tout jamais le souvenir de notre famille et qu'on puisse lui donner, plus tard, une autre destinée : éducative ? culturelle ? Je m'en remets à Dieu.*

Je me sens soudain comme un intrus en ce lieu et ce d'autant que je ne sais si je pourrai l'honorer souvent de ma présence et assumer longtemps sa charge financière. Alors, profondément ému par mes lectures et comme investi d'une mission, je fais le serment, en cette année 1862, de maintenir cette demeure le plus longtemps possible en bon état et de ne m'en séparer que pour la remettre entre les mains de qui pourra satisfaire le souhait de Jeanne.

Peut-être trouvera-t-on, un jour, quelque part, une trace de moi.

*Françoise Cartron*

### *La voiture était prête.*

Il ne s'était jamais engagé à garder la maison de famille ; il le savait. Mais Jean ne pouvait s'empêcher de se sentir coupable alors que les deux hommes de loi de monsieur Duchêne commençaient à lui égrener les détails de leur proposition. Son homme d'affaires avait bien préparé le dossier et il ne craignait pas de coup fourré. Ce qu'il voulait c'était avoir les moyens de s'installer à Paris où l'empereur et son ministre Morny faisaient la part belle aux entrepreneurs. Avec la somme qu'il allait récupérer de la vente, Jean se voyait jouer un rôle d'apporteur de capital dans toutes les nouvelles affaires que monsieur Morny lançait : les chemins de fer, les papeteries ou les sucreries.

La lenteur de ses interlocuteurs lui laissait le temps de repasser ses souvenirs d'enfance dans ce que ses sœurs et lui appelaient la maison carrée, en souvenir d'un voyage d'enfance à Nîmes. Il avait couru avec ses amis dans les escaliers en demi-cercle, jouant à s'attraper les uns les autres au risque de se casser le cou ; il s'était caché le cœur battant derrière les colonnes circulaires dans d'interminables parties de cache-cache avec les autres enfants du village. Il se souvenait des courses échevelées autour de la maison qu'il terminait toujours avec les bottes crottées. Dans leurs jeux, ils avaient aussi annexé l'immense grenier qui entourait la rotonde. Monsieur Duchêne commençait à ouvrir les dossiers. Jean avait encore quelques minutes pour soulager sa mémoire. Dans cette maison où il était né il en avait vu défiler des notables depuis trente ans. Si l'étage était réservé à la vie de famille, le vaste rez-de-chaussée permettait l'organisation de soirées somptueuses. C'était une unique pièce circulaire dans laquelle les escaliers délimitaient deux parties ; entre l'entrée de la maison sur la rue et le pied des escaliers, dans le large couloir, le maître de maison recevait les invités ; les gens de maison prenaient leurs vêtements et les déposaient en bon ordre dans l'angle le plus proche ; la pièce de réception commençait après le pied des escaliers ; les tables de vins et de mets étaient disposées au fond contre le mur entre les deux angles droits ; le dernier angle offrait un coin de discrétion pour les personnes ayant un sujet particulier sur lequel s'entretenir ; les invités restaient debout entre les escaliers et les tables ; on pouvait bien recevoir une cinquantaine de personnes. Aux beaux jours la lumière venait naturellement de la coupole, passant entre les deux escaliers ; quand le jour ne suffisait pas, on allumait les chandeliers accrochés aux murs.

L'acte était sur la table, il allait falloir le lire ; Jean fit mine de s'y intéresser puis s'en débarrassa vers son homme d'affaires.

Il garderait le souvenir de cette maison, il en était sûr ; mais il se souviendrait aussi de la campagne à l'entour. Jeune homme il aimait se promener au milieu des terres. Il arpentait les vignes de son père jusqu'à la métairie ; c'était là qu'il avait rencontré Justine. Fille du métayer, elle avait une personnalité affirmée et montrait une curiosité telle pour les choses de la nature que le père de Jean avait convaincu celui de Justine de l'envoyer à la maison carrée pour suivre l'éducation qu'il imposait à

ses propres enfants. Il avait aimé Justine. S'il était resté il l'aurait sûrement épousée ; mais son destin était à Paris.

Jean prit soudain conscience du silence qui l'entourait. Il feignit de s'apprêter à poser une question puis d'y renoncer. Au sourire de son accompagnateur il comprit que toutes ses conditions avaient été acceptées. On lui tendit la plume. Au mur il voyait les visages de son grand-père Jean, dont on lui avait donné le prénom, celui de son père Jean François Adolphe ; il eut envie de leur demander leur autorisation mais aux traits apaisés de leur visage, il sentit que son geste serait compris.

Dehors la voiture qui devait l'amener à Paris avec tous ses bagages était arrivée.

Jean attrapa la plume, prit le document et y apposa son paraphe.

Bernard Lefebvre



## *Le grand escalier*

Ce matin de juin 1833 restera à jamais gravé dans la mémoire de François-Adolphe. Il revoit particulièrement l'instant précis où il a apposé sa signature au bas de l'acte de Maître Desmond, la minute de bonheur suprême où il s'est dit : « Je suis enfin chez moi dans la grande maison de Montignac et nul ne pourra m'en déloger ! » Il avait pris sur lui pour ne pas laisser transparaître son indicible joie devant le magistrat, il fallait tenir son rang.

Il venait certes d'hériter de la plus belle demeure du pays, mais il ne devait pas oublier qu'il était encore en grand deuil : Jeanne, sa mère, était décédée depuis trois semaines seulement et il se devait de garder une mine un tant soit peu affligée même si, tout au fond de lui, les idées se bouscuaient, les souvenirs se succédaient, s'entrechoquaient, couleurs, senteurs, saveurs, sons et surtout lumière ! La lumière qui tombait de la coupole éclairant l'immense escalier au cœur de SA Maison, cette lumière qui l'avait envahi le mois dernier au moment où il avait gravi les marches de pierre conduisant à la chambre maternelle après que la diligence l'eut déposé devant l'Hôtellerie du Soleil d'Or toute proche. Ereinté par le long voyage qu'il venait de faire depuis Paris, de relais de poste en relais de poste, il avait pris conscience, en s'élevant vers la coupole étincelante au cœur de la bâtisse, de l'amour qu'il ressentait pour cette maison familiale où il avait passé les plus belles années de son enfance.

Il était arrivé juste à temps pour cueillir le dernier souffle de la mourante, entourée de ses filles. Quatre ans qu'il ne les avait pas vues, depuis la mort du père, puis son retour vers la capitale où l'attendait son travail de journaliste et ses activités littéraires. Durant la nuit suivante, il avait retrouvé son âme d'enfant dans la chambre qui avait été la sienne jusqu'à ses douze ans, en 1817, année de son entrée au pensionnat à Sarlat. Les souvenirs étaient revenus peu en peu en un cortège fascinant. Au matin, quel émerveillement lorsqu'il avait ouvert sa fenêtre sur les arbres gigantesques du parc, sur les massifs fleuris et les allées rectilignes. Il revivait en un instant les interminables parties de cache-cache dans les roseaux bordant l'étang avec ses sœurs ou ses cousins venus pour l'été...

Il n'était pas encore né lorsque la grande maison paladienne avait été terminée en 1803, mais Justine, sa sœur aînée, lui avait souvent raconté les festivités de son inauguration, les calèches amenant les belles dames en robes de satin brodé et châle de cachemire, les messieurs en grand appareil. Elle lui avait décrit l'orchestre déversant des flots de musique aussitôt aspirés vers les verrières de la coupole, les tables regorgeant de victuailles de toutes sortes, les fleurs exotiques disposées sur les marches du grand escalier et tout autour de la galerie. Les premiers souvenirs personnels de François-Adolphe tournent aussi autour du colimaçon de ce grand escalier central : que de fous rires lorsqu'après avoir échappé à la surveillance de Daisy, la jeune nurse anglaise, ses petites jambes le portaient dans la descente d'un côté et la remontée de l'autre, poursuivi pas les chatouilles de Marie-Madeleine, sa sœur cadette... C'était un petit singe à quatre pattes qui se hissait tant bien que mal

sur les dalles luisantes. Que de parties ils avaient faites tout autour de la galerie circulaire avant de redescendre sur les fesses de l'autre côté ! Ce petit jeu s'arrêtait vite lorsqu'ils étaient découverts mais ils attendaient impatiemment la prochaine occasion pour profiter de ce terrain d'aventure tout droit inspiré des belles villas italiennes ! On avait beau lui répéter que cette attitude n'était pas digne du dernier rejeton de la grande famille Sclafér-Lagorce, qu'il devait suivre l'exemple de ses grandes sœurs pour leur sagesse et leur sérieux, le petit François-Adolphe ne rêvait que du moment où il pourrait chevaucher à nouveau son fougueux étalon imaginaire pour se lancer à l'assaut des marches magiques conduisant directement au ciel, là-haut, tout en haut de l'immense coupole éclairée par le soleil !

Une enfance choyée, entourée de toutes les femmes de la maison, lui, le seul petit mâle à qui l'on passait beaucoup de caprices, pendant les longues absences du père, parti contrôler ses nombreuses propriétés ou exercer ses fonctions de magistrat et maire de la commune. Guillaume, son précepteur, était sévère, juste ce qu'il fallait, mais François, en bon élève, apprenait vite et dépassait rapidement le niveau scolaire de ses six sœurs, faisant l'admiration de toutes. À cinq ans, il savait lire couramment et plaisantait en anglais avec Daisy à longueur de journée ; il comprenait aussi parfaitement le patois parlé par le petit personnel dans les cuisines ou les dépendances où il adorait se glisser, observateur silencieux et attentif.

Quel déchirement cela avait été lorsque la volonté inflexible de son père l'avait éloigné du cocon familial et enfermé dans l'austère pensionnat religieux de Sarlat... Tristes années qu'il s'était empressé d'enfouir au plus profond de sa mémoire. Puis il avait grandi, ne revenant sur les bords de la Vézère qu'en de très rares occasions. Grâce à l'appui de Joseph Joubert, proche ami de sa famille, il avait ensuite rejoint la capitale où l'attendaient de brillantes études universitaires et une belle carrière. La grande maison montignacoise était sortie de ses préoccupations... jusqu'à ce jour où elle lui revenait officiellement.

En franchissant le seuil de l'étude notariale, sa décision était prise : adieu les folies de la capitale, dès qu'il aurait mis ses affaires en ordre, il reviendrait définitivement s'installer dans la splendide maison de ses jeunes années.

Marie-Thérèse Laborde

## *Quadrature du cercle à Montignac.*

Me voilà donc fraîchement arrivé de la capitale dans cette petite ville de province où mon maître m'a intimé l'ordre de me rendre afin de vérifier la bonne exécution de ses plans. Le voyage fut long et rude et mon installation sur place assez sommaire. Voilà quelque temps que Molinos m'avait confié la mission de dessiner les plans d'une villa commanditée par un homme de loi de Montignac. Celui-ci s'est mis en tête de faire souffler un vent nouveau sur sa ville et sans doute d'y faire rayonner une quelconque assise. Originale et à la fois inspirée de Palladio, cet architecte vénitien, la conception de cette maison fut un terrain de jeu idéal pour le jeune architecte que je suis. Mon maître a bien supervisé mon travail mais il avait d'autres chantiers, comment dire, plus proches où sa présence était expressément requise. La coupole de la Halle au blé de Paris devait être terminée au plus vite. Je pense que surtout la vie à la campagne ne lui disait trop rien. Il ne pouvait pas refuser d'établir les plans, toute liberté lui avait été octroyée hormis le choix du style et cela lui permettrait d'asseoir sa notoriété dans le Sud-Ouest.

Jean Schlafer-Lagorce, le propriétaire de la future villa, exigeait un travail soigné et les maîtres d'œuvre avaient dû s'appliquer à mettre tous leurs talents au service de techniques requises qui leur étaient quelque peu étrangères. Et voilà que j'étais chargé à la veille de la remise des travaux, de constater sur place l'état d'achèvement de l'ouvrage. J'avais entendu dire que c'était son épouse, séduite par les palais vénitiens lors d'un voyage de jeunesse, qui avait glissé dans l'oreille de son mari qu'une telle villa à Montignac lui permettrait de se démarquer de ses pairs. C'est lui qui, avisé, avait choisi son emplacement sur l'autre rive du bourg, sur la nouvelle voie stratégique qui reliait Limoges à Cahors.

Hier, harassé par la route, j'avais besoin de prendre l'air et je me suis promené dans cette bourgade. J'y ai découvert au détour des rues et des ruelles de petites maisons collées au pied de son château fort. Aussi une belle et grande bâtisse traditionnelle en pierre du pays qui se dresse non loin de la rivière, aussi d'autres maisons plus cossues. Cela a fait naître en moi un étonnement, voire une angoisse certaine quant au choix de style si éclectique posé par nos clients... enfin les siens, les nôtres. L'aubergiste m'avait un peu confié, en apprenant le motif de mon séjour, que les longs travaux de cette bâtisse alimentaient les conversations de la ville. Les femmes au marché racontaient ce que leurs maris qui y travaillaient leur en disaient. Ce que ne manquait pas d'entendre les servantes des notables qui s'empressaient de le rapporter à leurs maîtres. Chacun y allait de son commentaire, tantôt raillerie, tantôt curiosité. Il n'était donc pas temps de se rater et d'être à la hauteur de ce projet vénitien en Dordogne. Il était certain que les espérances de notoriété de Madame seraient à la hauteur du projet novateur.

C'est ce matin le rendez-vous. En marchant sur le nouveau pont qui enjambe la Vézère, mes rouleaux de plans sous le bras, je ne vois qu'elle. Majestueusement

différente et élégante, la voilà posée au milieu du pré, non loin d'une bâtisse traditionnelle, le prieuré m'a-t-on dit hier. La voilà donc ma belle. En vrai. Je garderai longtemps un souvenir ému de cette première image. Fasciné et à la fois anxieux, mes pas me menaient vers ces artisans qui avaient su, malgré toutes les difficultés que cela représentait pour eux, la mettre debout. Le propriétaire trépignait de pouvoir s'y installer avec sa famille et Madame de donner une grande réception pour inaugurer leurs nouvelles installations.

Les colonnes de sa façade accueillaient le visiteur et imposaient de leur grandeur historique le ton de l'édifice. Le balcon soutenu par celles-ci et astucieusement dissimulé par le fronton néoclassique assurait l'accueil des visiteurs à l'abri des intempéries. Il était surmonté à ses extrémités par deux pyramides de base carrée qui figuraient l'assise géométrique s'élançant vers les cieux. Les yeux aguerris ne manqueraient pas d'y voir un subtil rappel des symboles maçonniques. Ses façades carrées et ses fenêtres symétriquement ouvertes tout le long conféraient à la demeure l'aspect cossu et inattendu même si l'usage des pierres du pays la liait à sa terre natale. Les menuisiers s'affairaient à la pose des châssis des nombreuses ouvertures. La musique des scies et des marteaux rythmait mes pas qui me conduisaient vers la porte qui n'était encore qu'une bouche béante. Elle vous happait dans son mystère. Au bout du hall d'accueil, comme préconçu, l'atrium s'ouvrait sous sa gigantesque coupole. Les oculus célestes ouvraient sur des pans de ciel bleu azur au travers des ouvertures vitrées. La lumière de ce début de journée caressait les colonnes en bois du palier circulaire du premier étage. Les ferronniers s'affairaient à poser la rambarde ouvragée qui déposerait un peu de légèreté dans cet espace. Les deux escaliers axiaux dévalaient en arabesques harmonieuses.

J'eus l'impression qu'une mère bienveillante m'ouvrait les deux bras pour me conduire vers l'étage. C'était du plus bel effet. Les tailleurs de pierre avait fait un travail remarquablement précis. Chaque marche donnait le degré d'inclinaison circulaire qui définissait la personnalité de l'ouvrage. Les deux niches qui encadraient leur naissance avaient été plâtrées avec soin et n'attendaient plus que de magnifiques bouquets ou qui sait, un buste d'un personnage célèbre et admiré. Voilà que mon esprit vagabondait déjà sur la décoration qui finirait de donner une touche majestueuse à ce bijou secret et tout en rondeur, tapi au cœur des entrailles du bâtiment aux lignes et dispositions si carrées.

Des pas résonnaient. En me retournant, je découvris un homme de belle stature. Tout de noir vêtu, ses traits taillés au couteau imposaient le sérieux et la respectabilité. Derrière lui, une silhouette fluette, tout en finesse et en bruissement de fraîches dentelles s'avancait. Ses yeux émerveillés en découvrant la voûte circulaire baignée de soleil venaient de m'offrir la plus belle des récompenses. Lorsqu'ils se posèrent sur moi, le monde se mit à tourner...

Régine Michaux

## *Un étrange chantier*

— Un toit en verre ? Mais quelle est cette folie ?

Ainsi s'adressait François Rouby à Pierre Freyssengeas venu faire reclouter les sabots de ses enfants, malmenés par les chemins pierreux et la turbulence enfantine. Les pointes de cloutage entre les lèvres, François poursuivit :

— J'ai peur que les Sclafer-Lagorce aient perdu la caboche, au moindre coup de vent, tout va s'envoler.

Une à une, les pointes disparaissaient de sa bouche charnue pour s'enfoncer dans le bois vermoulu. Dans une encoignure, assis sur un banc, Pierre regardait travailler son ami avec intérêt.

— Je ne crois pas François, c'est du solide. J'ai bien regardé tu sais, avant qu'on m'embauche comme menuisier, le mois dernier. C'est du bon, va ! Les charpentes sont en chêne sec et dur, même que ça fait souffrir mon rabotage. Enfin, je ne me plains pas ; sept sous la journée, tu penses comme Madeleine est contente ! Trois ans de lard dans la soupe assurés mon vieux.

Les lèvres enfin libérées, le cordonnier, buté, insista :

— Oui mais une verrière, quand même ! Il est fou le Maire ! Il se prend pour une perruche ! Quoi qui va arriver à la prochaine tempête ? Dis-moi mon Pierrot. Fais attention quand tu poutrailles par là. Je t'aime bien mon Pierrot, j'aimerais pas qu'il t'arrive la même chose qu'au petit Geoffroy à la Pentecôte, qui a pris un bout de vitrerie dans le cul pendant qu'il servait la messe à l'église d'Aubas.

Pierre, attendri, sourit de la sollicitude de son ami.

— Aucun risque. Avec Jeannot le charpentier, tu connais, on placera les poutres et les solives d'abord. Ensuite seulement, le maître verrier de Périgueux viendra avec ses ouailles. Moi j'aurai fini. Hélas pour ma bourse !

Le crépitement du feu relaya la conversation. François avait fini son ouvrage, et après avoir aligné avec soin les huit sabots, il vint s'asseoir près de son vieil ami. Ils avaient ensemble bataillé dans les armées de la Révolution. Leur amitié était comme eux, fière, solide, fidèle. Ils s'inquiétaient toujours l'un de l'autre.

Pierre avait été engagé dans le grand chantier de la maison palladienne, le lendemain du couronnement de l'Empereur. Encore une tête couronnée ! Encore une tête à faire sauter un de ces jours ! Le feu acheminait leurs pensées vers les souvenirs communs et les idées révolutionnaires déçues ou même trahies. Pierre rompit le silence :

— Ce sera une belle maison tu sais. L'architecte est un peu croquignol mais je crois que le vitrailleur est un bon passeur de lumière, et que s'il fait du bon travail, on pourra voir les étoiles de tout en bas. Tu te rends compte!

Non, François ne se rendait pas compte et pourtant la description de son ami commençait à l'emporter vers un rêve de maison, très loin de celle qu'il connaissait depuis son enfance. La maison de pierre, ancrée, épaisse, sombre, au lourd toit de lauzes.

— Oh ! bien sûr on va jaser, dit Pierre en sortant, les petits sabots sous le bras.

— On jase toujours, répondit François en guise d'au revoir.

*Isabelle Bernède*